

JOAKIM ZANDER

Le quartier

roman traduit du suédois
par Marianne Ségol-Samoy



actes noirs

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

APNÉE, Actes Sud, 2015 ; Babel noir n° 203.

Titre original :

Orten

Éditeur original :

Wahlström & Widstrand, Stockholm

© Joakim Zander, 2015

publié avec l'accord de Ahlander Agency

Photographie de couverture : © Arcangel Images

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12107-5

JOAKIM ZANDER

Le quartier

roman traduit du suédois
par Marianne Ségol-Samoy

ACTES SUD

à mes parents

*J'ai payé pour ma trahison
mais alors j'ignorais encore
que vous partiriez à jamais*

*Et que tout deviendrait
sombre*

ZBIGNIEW HERBERT,
tiré du recueil
Élégie pour le départ.

Bergort, hiver 2011

Cette nuit, nous volons au-dessus de Bergort. Notre vitesse est parfaitement calibrée, notre formation est solide et compacte. Cette nuit, nous sommes silencieux, nos yeux ne sont plus que des fentes. Nous sommes les X-Men. *Band of brothers*. Nous sommes l'élite.

Une voiture brûle dans la rue Drivvedsvägen. Les vitres explosent les unes après les autres à cause de la chaleur. Nous voyons les débris de verre s'éparpiller sur la neige comme des cristaux de glace, des éclats transparents de frustration et de distraction confondues. C'est un soir d'hiver comme les autres. Les jeunes ne se donnent même plus la peine de s'enfuir par la passerelle au-dessus des rails. Ils restent plantés autour de la voiture, si près des flammes que celles-ci se reflètent dans le blanc de leurs yeux écarquillés et chauffent leur peau. Ils savent exactement combien de temps il faut pour que les sirènes se mettent à résonner au loin. Ils ne sont pas pressés. Ils ont tout leur temps. Ils n'ont plus rien à fuir.

Mais nous continuons notre route. Notre objectif est plus grand. Nous ne sommes plus des oisillons qui foutent le feu à des bagnoles. Nous sommes des aigles, des faucons, des bêtes de proie aux griffes plus acérées, aux becs plus pointus, à l'appétit plus grand. Lois, Renard, Mehdi et Bounty. Je tourne la tête vers mes frères. Leur silhouette se découpe à la lueur des flammes. Une boule grossit dans mon cœur. J'ai arrêté de te courir après. Ça fait si longtemps que tu t'es éloignée.

Et même si, tous les soirs, quand je suis dans mon lit, je vois ton ombre se dessiner sur le mur gris de notre chambre, ce sont dorénavant eux mes amis, mes frères. Ce sont eux qui sont comme moi. Aussi désorientés et naïfs que moi. Aussi vides et fatigués que moi.

— *Ey*, Fadi ?

La voix de Bounty est caverneuse, comme si ses poumons manquaient d'air ou de puissance.

— Ta gueule, pédé, siffle Renard en lui donnant un coup de poing sur l'épaule.

Bounty est déséquilibré, il fait un pas sur le côté, un pas dans la neige profonde.

— Concentrez-vous, dis-je. C'est du sérieux, là. Vous pigez pas ?

— Mais..., s'oppose Bounty.

— Pas de putain de mais, *charmouta**, siffle de nouveau Renard en levant la main.

— Mais... t'es sûr du code ? continue Bounty en reculant d'un pas, échappant ainsi au coup. T'es sûr qu'ils l'ont pas changé ?

Le béton s'abat sur nous. Nous enserre. Nous retient. La température a baissé à moins dix. L'air est à la fois glacial et saturé d'essence. Je hausse les épaules, je sens mes poumons s'atrophier. Je ressens toujours la même chose : que je ne sais rien, que je ne suis sûr de rien.

— Oui oui, putain, dis-je. Fermez vos gueules maintenant.

Nous attendons dans l'obscurité, de l'autre côté de la place Pirat, bien qu'il soit 1 h 30 du matin et qu'elle soit vide. Nous attendons jusqu'à ce que le hurlement des sirènes nous parvienne depuis l'autoroute. Nous attendons jusqu'à ce que le ciel au-dessus du terrain de jeux du parc s'éclaire légèrement et prenne une teinte bleutée. Nous attendons jusqu'à ce que Mehdi arrive d'un pas rapide sur les dalles couvertes de glace devant le kebab de Sami. Ses pas résonnent dans la nuit d'hiver.

* "Pute" en arabe. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Les sirènes se sont tuées, on n'entend plus que le bruit des jeunes qui crient et qui croassent sur la passerelle au-dessus des rails.

— Tout va bien. Y avait juste les pompiers, ils envoient même plus les keufs, halète Mehdi, ses poumons sifflant à cause de son asthme.

Il se penche en avant, tousse, gémit.

Nous acquiesçons tous d'un signe de tête dans le noir. Solennels comme à un enterrement. Maintenant c'est du sérieux. La clé brûle dans ma poche, le code brûle dans ma mémoire. Je lève la tête et je promène mon regard sur la façade lépreuse de l'autre côté de la place, sur les stores tordus, sur les fenêtres couvertes d'empreintes de doigts d'enfants, sur les draps qui remplacent des rideaux, sur les paraboles, sur les drapeaux somaliens et un peu plus haut, sur le toit. Le ciel est noir et glacial. Cette nuit, les étoiles ne daignent pas se montrer. Il n'y a même pas la moitié d'un éclat de lune. Juste des nuages. Mon regard reste fixé à tout ça. Aussi gelé que la nuit. Aussi gelé que mes doigts. Le vrai choix doit se faire maintenant. Toi ou les frères.

Je force mon regard à se détacher de la nuit, comme une langue qui serait restée collée à un poteau métallique glacé, et je dis :

— Vous attendez quoi ? *Yallah !*

Nous volons en formation au-dessus de la place. Silencieux comme des avions furtifs, comme des putains de drones. Nous sommes une unité, nous sommes des gangsters, nous sommes l'élite. Pas un bruit. Juste de la buée sortant de nos bouches, juste notre respiration saccadée et le sang pulsant dans nos oreilles. Juste nous et notre mission.

C'est simple. La clé dans la porte. Pas de regards par-dessus l'épaule. Nous entrons tous puis je fais comme toi, comme je t'ai vue faire tant de fois. Je me dirige vers le boîtier blanc, le cœur palpitant, je fais le code et j'appuie ensuite sur "Désactiver". Un millième de seconde d'attente puis un long bip signifiant que ça a fonctionné. Des checks rapides. En silence. Les lampes de poche nous éclairant le chemin. Nous traversons le vestibule puis nous entrons dans le studio.

Deux MacBook sur la table dans la salle de mixage. *Swoosh* ! À nous maintenant. Trois tablettes. *Swoosh* ! Des micros et des guitares. On se regarde. On laisse tomber. Trop lourd. Je m'accroupis sous la table de mixage, je cherche à tâtons dans le noir jusqu'à ce que je la trouve. La boîte à chaussures Nike. Doucement je la sors et je l'ouvre. Je baisse la tête et je hume l'odeur sucrée de la *weed*. Elle me remplit les narines.

— *Ey* !

Je tends un joint déjà roulé à mes frères qui lèvent le pouce en écarquillant les yeux. Mais il y en a d'autres. Je le sais. Je l'ai vu quand j'étais ici avec toi. J'ai vu Blackeye en vendre pour deux mille couronnes à un loser afin d'acheter de l'alcool. C'est comme ça que m'est venue l'idée. C'est comme ça qu'elle est née.

Je me faufile dans le bureau. J'essaie d'ouvrir le premier tiroir mais il est verrouillé. Jackpot !

— Renard ! chuchoté-je vers le studio. Tournevis !

Renard est le roi du tournevis, des ciseaux, du pied-de-biche. Pas une fenêtre, pas une porte ne lui résistent. Et là, c'est même trop simple. Il insère le tournevis dans la fente du tiroir et fait levier. Le tiroir s'ouvre. Le petit coffre en métal est vert et lourd. Quand Renard commence à forcer la petite serrure, je l'arrête.

— On s'en fout, dis-je. On fera ça plus tard.

Et voilà, c'est fait. Nous nous écoulons du studio comme de l'eau, les mains remplies de matos. Nous glissons en direction du parc pour nous partager le butin. Je prends le petit coffre et un MacBook.

— Maintenant on fait profil bas. On se voit jeudi.

Et après c'est fini. La nuit est glaciale, déserte et silencieuse. Même les voitures ne brûlent plus. La fatigue déferle sur moi comme une mer, comme de la neige. L'obscurité m'enveloppe. Je titube jusque chez moi. Silencieux et vide. Pas euphorique ni en me sentant rebelle. Pas satisfait ni avec la sensation d'être fort, comme je l'aurais pourtant cru.

Plus tard, allongé dans notre chambre, je subis la lumière jaunâtre impitoyable des réverbères sous la fenêtre. Elle s'infiltre sous mes paupières, pénètre dans mes pupilles. Même quand j'enfouis la tête dans mon oreiller. Quoi que je fasse, elle ne me lâche pas. Pour finir, je cède et j'ouvre les yeux. Je m'assois sur mon lit sans allumer la lampe. Le temps s'étire, change de forme jusqu'à s'arrêter totalement. J'entends la porte de notre chambre grincer, le sol craquer et gémir. Je ne me retourne pas. Mon regard est rivé sur le mur devant moi.

Lorsque tu ouvres la porte, tu fais entrer l'hiver dans la chambre. Tu t'assois sur le rebord du lit. L'air se fige.

— Tu te rappelles quand on était petits ? dis-tu. Tu avais peut-être dix ans. C'était à l'époque où je commençais à dire qu'il fallait que je parte d'ici.

Je sais ce que tu vas me raconter. C'est une de nos histoires. Une partie de notre mythologie. Mais je ne dis rien. Je reste assis, vide, le dos bien droit.

— Je m'étais encore disputée avec eux. Je ne me souviens plus pourquoi. À propos d'une *khara*, d'une connerie, je sais plus. Je me suis barrée et je suis rentrée tard. Toi, t'étais genre trop grand pour jouer avec tes vieux Lego d'occase. Mais quand je suis rentrée, tu avais disposé tous tes Lego bleus plus quelques blancs par-ci par-là sur un plateau vert que tu avais posé sur mon lit avant d'aller te coucher. Tu te souviens ?

Je hoche légèrement la tête. Je me souviens. Je me souviens de tout.

— Tu te souviens de ce que ça représentait ?

Je ne dis rien. C'était il y a trop longtemps. Trop de choses se sont passées depuis.

— Tu m'as dit que c'était une mer. Que tu nous avais fabriqué une mer sur laquelle on pourrait naviguer pour s'enfuir. Tu m'as aussi dit que tu allais construire un bateau qu'on pourrait utiliser.

L'intérieur de mes paupières et ma poitrine me brûlent. Je sens ma cage thoracique se contracter. Je sens le passé me submerger, l'avenir m'envahir. Pour se noyer on n'a pas besoin d'eau.

— Mais t'as jamais construit le bateau, Fadi. Juste la mer.

Je veux dire quelque chose. Peut-être donner une explication. Peut-être m'excuser. Je m'excuse, je m'excuse. Mais je sais que tout ce dont je suis capable c'est de piailler, de croasser, que tout ce que je peux produire c'est du chaos, du stress. Nous restons silencieux.

Puis, finalement :

— Peut-être que tu l'as fabriqué maintenant ce bateau, Fadi, me souris-tu. Mais il n'y a de la place que pour une seule personne.

Je me tourne enfin vers toi et je te regarde. Tu es fatiguée et maigrichonne. Ta peau est pâle dans la faible lumière. Depuis que je suis petit, je te vois t'éloigner, mais jamais je ne t'ai vue ainsi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demandé-je.

Tu me regardes. Tu as l'air si triste. Pas déçue, pas fâchée. Seulement triste.

— Tu croyais quoi ? Qu'ils pigeraient pas que c'était ma clé ? Que c'était mon code ? Au studio tout le monde a un code personnel. Tout le monde en a un. On peut donc savoir qui est passé et à quelle heure. Demain, la première chose que Jorge fera, ce sera de le vérifier, et alors ils verront que c'est mon code qui a été utilisé.

Qu'est-ce que je vais faire ? La honte me brûle. La trahison. Ma putain de stupidité. Je suis un *khain*, un traître. Puis arrive la peur.

— Jorge et Blackeye, dis-je. Ils vont me tuer.

— Pas eux, me réponds-tu. Mais sans doute Biz ou Mahmud ou le Russe.

Je sens les larmes couler sur mes joues. J'ai honte de pleurer, bien sûr. Mais la peur me paralyse.

— Fadi, *habibi**, me dis-tu. Comment as-tu pu être aussi stupide ? Tu sais qu'ils ne vont pas se contenter de récupérer le matériel. Celui qui fait ce genre de trucs envers Pirate Tapes... Putain, Fadi, c'est la seule chose qu'on ait ici et dont on soit fiers. Celui qui fait ce genre de trucs est un traître. Il a trahi le quartier. Ils n'iront pas de main morte.

* "Mon chéri" en arabe.

À travers mes larmes, je te vois te lever du lit et aller jusqu'à ta penderie. Tu n'es plus souvent là. Seulement une ou deux nuits par semaine. Mais je sais que tu gardes tes carnets de croquis ici. Tu montes sur la pointe des pieds pour atteindre l'étagère supérieure et tu ramasses à la hâte tes blocs et tes livres que tu fourres dans un sac en tissu Pirate Tapes avec ton dictionnaire de suédois. Il est déchiré et écorné après toutes nos journées et nos soirées passées à le feuilleter.

Ça semble si loin maintenant. L'époque où on croyait que ça suffirait, qu'on n'aurait qu'à apprendre les mots, qu'on n'aurait qu'à chanter comme les autres. Finalement tu ressors le dictionnaire et tu le poses sur le lit.

— Vaut mieux que tu le gardes, dis-tu. Moi, je n'en ai plus besoin.

Je me cache le visage dans les mains, je ne peux plus te regarder.

— Comment t'as su ? Comment t'as su pour Pirate Tapes ?

Entre mes doigts, je te vois hausser les épaules, secouer la tête.

— Je vous ai vus tout stressés en train de fumer sur le pont cet après-midi. C'était évident qu'il se tramait quelque chose. Vous êtes si prévisibles, Fadi. Après j'ai entendu parler du cambriolage. Tu sais, je suis pas débile.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demandé-je. Tu vas aller où ?

— Ça n'a aucune importance. Pour l'instant, vaut mieux que tu ne saches pas. Je te tiendrai au courant.

Tu t'agenouilles devant moi, tu attrapes mes mains et tu les enlèves de mon visage. Tu m'obliges à te regarder.

— Bon, dis-tu avec une telle gravité dans la voix que l'air tremble autour de nous. Ils penseront que c'est moi qui suis entrée dans le studio. C'était mon code. Si je disparaissais cette nuit sans dire un mot, il n'y aura aucune raison pour qu'ils suspectent quelqu'un d'autre.

Tu me tiens les poignets et tu me regardes droit dans les yeux. À travers mes larmes et ma honte, à travers les miroirs et la fumée de mes illusions. Tu regardes à l'intérieur de moi, de ce qui est peut-être moi. Je ne sais pas quoi dire, j'ouvre la bouche, je la referme, j'essaie de détourner mon regard de la profondeur de tes yeux mais tu ne me lâches pas.

— Je ne comprends pas, essayé-je.

— C'est simple, *habibi*, me dis-tu. Tu as fini par me le construire ce bateau.

Tu me caresses les cheveux.

— Pardon, dis-je. Pardon, pardon.

Je ferme les yeux et je sens tes lèvres sèches se poser sur ma joue. Quand je les rouvre, tu as disparu.

Brooklyn, New York, jeudi 13 août 2015

La chaleur oppressante qui fait trembler l'air. Le béton tiède sous le fin matelas posé par terre. Le bruit d'un camion qui fait vibrer les carreaux sales des fenêtres. Des voix discontinues et des talons qui claquent contre l'asphalte. Des sirènes au loin dans Atlantic Avenue. Un pouls qui résonne entre les murs en briques. Une clé qui s'introduit dans la serrure.

Yasmine se réveille en sursaut et se redresse dans son lit. Tous ces bruits. Toutes ces lumières qui dansent sur le sol. L'obscurité, les reflets, les signaux qu'elle n'arrive pas à identifier. À part celui d'une clé dans la porte. Elle regarde autour d'elle, enfle son top noir de la veille, attrape son jean, passe ses mains dans son épaisse chevelure noire et se lève en silence. Le sol brut est étonnamment frais sous ses pieds.

La serrure résiste. *Chickchackchackchick*. La clé tourne, se bat. Le bruit métallique retentit dans l'appartement vide. La lumière bleutée de la rue s'infiltré par la fenêtre, sautille sur les toiles à moitié terminées posées le long des murs.

C'est la nuit. Combien de temps a-t-elle dormi ? A-t-elle réellement dormi ? Le jet-lag grésille au fond d'elle. C'est comme si tous ses sens avaient été filtrés à travers la fréquence d'une vieille radio abandonnée, faisant baisser son rythme intérieur, la rendant lente et amorphe. Elle secoue de nouveau la tête pour avoir les idées claires. Elle se déplace vers le

bruit métallique, vers la porte. Les hurlements des sirènes au loin s'estompent et laissent maintenant place à ce qui pourrait être du calme. Il ne reste que le bruit de la clé dans la serrure.

Elle s'approche encore de la porte. Si près que ses lèvres frôlent le métal quand elle chuchote en suédois :

— C'est toi ?

Sa voix est enrouée à cause de l'air conditionné dans l'avion. La clé s'arrête de tourner.

— Yasmine ? répond une voix de l'autre côté.

La manière dont il prononce son prénom. L'intonation. Le rythme saccadé et impatient. L'agressivité et la confusion. Tout ce qu'ils ont construit ensemble s'écroule en un instant. Yasmine tourne le verrou et la porte s'ouvre.

David semble presque normal. Il n'a pratiquement pas changé depuis la semaine précédente. Les mêmes lèvres charnues, les mêmes rides profondes sur le front. Les mêmes clavicules, la même fossette sur la joue gauche, le même crâne rasé, le même tee-shirt avec les mêmes taches d'encre et de peinture en bombe, le même jean en vieux denim épais qu'elle lui a acheté à Shibuya lors de son premier voyage à Tokyo. Avec en plus, la barbe de deux jours, les ongles sales, le regard acier vitreux et la mâchoire serrée et grinçante.

— Yasmine, *baby* !

Il ouvre les bras, s'avance dans l'embrasure. La lumière de la rue fait briller ses dents jaunes. Elle recule d'un pas et se détourne de lui.

— *Baby, I didn't realize... What time is it* ?*

Il tourne son poignet à la recherche d'une montre absente, tapote ses poches à la recherche d'un portable qu'il finit par trouver. Puis il appuie frénétiquement dessus sans que celui-ci ne réagisse.

— *What the fuck ? I'm outta battery, baby ! What time is it** ?*

Il continue à faire grincer sa mâchoire, lâche son portable qui tombe sur le béton. Il avance de nouveau vers elle, veut prendre son visage dans ses mains. Elle recule de plusieurs

* "Bébé, j'ai pas réalisé... Il est quelle heure ?"

** "Ah merde, putain ? J'ai plus de batterie, bébé ! Il est quelle heure ?"

pas jusqu'à se retrouver au milieu de la pièce – ou plutôt du loft comme il l'appelle –, pas plus grande qu'un studio d'étudiant, qu'une penderie, même si elle est haute de plafond et que, parfois, tôt le matin, les fenêtres l'arrosent de lumière.

— Pourquoi tu me parles en anglais ? demande-t-elle.

Il s'immobilise et la regarde comme s'il ne la voyait réellement que maintenant.

— Comment t'es entrée ? demande-t-il en suédois sur un ton accusateur qui transpire la paranoïa et l'agressivité.

— David, dit-elle en penchant sa tête sur le côté comme pour parler à un enfant. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle se tient au milieu de la pièce, les bras croisés sur la poitrine. La colère est en train de monter en elle et de se frayer un passage entre la douleur et la confusion qu'elle porte depuis quelque temps déjà. Celle-ci grossit, prend de l'ampleur. Un abîme s'est creusé en elle, entre eux. Un abîme s'est creusé dans cette pièce. Chaque fois qu'elle croit avoir une prise sur la paroi poreuse, elle sent le gouffre s'élargir et ses doigts glisser. Elle a beau lutter, essayer de se rattraper avec ses pieds, se blesser, elle finit toujours par tomber.

— Passé ? Comment ça, passé ? répond-il.

Il ouvre le frigo, tire le bac à légumes, le referme, déplace quelques vieux restes sur les étagères. Un paquet de beurre tombe par terre sans qu'il ne s'en aperçoive.

— Y avait une teuf chez Timmy et Aisha. Après on a continué avec Rasheed et les autres.

Puis il se tourne vers elle, surpris :

— Qu'est-ce que tu fous là, en fait ? Tu devais pas rentrer jeudi ?

— On est jeudi, rétorque-t-elle en se massant les tempes avec ses doigts. Ou plutôt vendredi maintenant.

La friture dans sa tête ne veut pas lâcher.

— La fête chez Timmy et Aisha avait lieu mardi, indique-t-elle. T'es pas rentré depuis, c'est ça ?

Il hausse les épaules, semble réfléchir.

— Jeudi ? répète-t-il. Rasheed et moi on a scotché un moment sur les *beats* d'un morceau sur lequel il bossait. Après on s'est barrés à une teuf à Bushwick. Y avait aussi Lauren.

Il la regarde comme s'il s'attendait à ce qu'elle manifeste une sorte d'admiration en entendant le nom d'une galeriste dont ils savent tous les deux qu'elle n'exposera jamais ses toiles.

— Elle était hyper intéressée par mon nouveau projet, tu sais, sur les oiseaux et les églises. Je t'en ai déjà parlé ?

Yasmine se laisse tomber sur les genoux, se cache le visage dans les mains. Ses doigts sont en train de glisser le long de la paroi.

— Un bon millier de fois, David. Mais t'as toujours rien peint ! Pas un seul trait !

Elle se relève et, sans dire un mot, elle se dirige vers le matelas, attrape deux feuilles froissées posées par terre qu'elle met sous les yeux de David sur le plan de travail de la cuisine.

Il se penche et y jette un rapide coup d'œil en plissant les yeux.

— Pfff, souffle-t-il. On s'en fout de ça. Ça va mettre une éternité avant qu'on se retrouve au tribunal. *We're artists, baby** ! Les expulsions ne sont qu'un aspect de la situation.

— On est convoqués au tribunal dans dix jours, David. Après on sera à la rue, OK ? Putain, je t'ai filé du fric toutes les semaines pour que tu paies le loyer. Qu'est-ce que t'en as foutu ? C'est passé dans de la dope ? Dans des fêtes à Bushwick ?

Elle continue à s'enfoncer dans l'abîme. Elle n'a même plus la force de lutter.

— Y me faut un truc à boire, dit-il en ouvrant la porte du congélateur.

Il fouille dans le compartiment jusqu'à ce qu'il trouve une bouteille tout embuée qu'il soulève dans la nuit grise et brumeuse. Il la secoue avant de la balancer de toutes ses forces contre le mur en briques grises. La bouteille atterrit à quelques centimètres de la fenêtre et explose dans une mer de cristaux de glace.

— Putain, pourquoi t'as bu toute la bouteille de vodka ? hurle-t-il en se tournant vers elle.

* "On est des artistes, bébé !"

Peut-être est-ce l'avis d'expulsion, peut-être est-ce le jet-lag, peut-être est-ce la douleur et la confusion qu'elle a emmagasinées depuis quelques semaines qui prennent de l'ampleur en elle. Peut-être est-ce la saleté sous les ongles de David. Peut-être n'est-ce rien de tout ça. Peut-être est-ce tout ça confondu. Mais subitement elle perçoit le fond sombre de l'abîme. Soudain elle sait ce qu'elle doit faire.

— J'ai pas touché à ta vodka, David, lui siffle-t-elle.

Sa voix ne tremble pas, son regard ne fléchit pas, elle ne recule pas, elle ne prend pas la fuite. À la place, elle croise de nouveau les bras sur sa poitrine et elle fait un pas vers lui. Elle sent un éclat de verre s'enfoncer profondément dans son pied gauche, sent combien celui-ci est froid dans la chaleur de la pièce, combien son sang est frais quand il s'écoule sur le sol.

David semble surpris. Ce qu'elle vient de lui dire n'est pas en adéquation avec leur histoire. Une histoire remplie d'épisodes où chaque fois elle finit accroupie dans un coin de la pièce, une pelle à la main, en train de ramasser des éclats de verre. Il a d'abord l'air embarrassé. Sa mâchoire se contracte. Ses pupilles menacent d'exploser. Puis :

— Putain t'as dit quoi, là ?

Il fait un pas vers elle, la bouche crispée. Il a des tics nerveux dus au speed ou à la tension ou au manque de sommeil. Elle sent ses doigts continuer à glisser le long de la paroi, s'érafler, s'écorcher. Le sang s'écoule de son pied sur le béton.

Elle sait qu'elle a encore la possibilité de mettre fin à tout ça. De faire un pas en arrière et de s'incliner. D'aller chercher du papier aux toilettes pour ramasser ces saletés de bouts de verre. De courir jusqu'à l'Indien ouvert la nuit sur Claesson Avenue pour acheter un litre de Jack Daniel's. Il descendrait la moitié de la bouteille tout en gueulant encore un moment. Puis comme chaque fois, elle réussirait à détourner sa haine dirigée contre elle pour qu'il la dirige vers l'extérieur. Vers les galeristes, vers les agents, vers tous ceux qui portent la responsabilité du fait qu'il n'a pas peint une seule toile depuis leur arrivée à Brooklyn. Elle pourrait peut-être emprunter de l'argent à Brett et arranger cette histoire d'expulsion ? Accepter un voyage à Tokyo ou à Berlin ? Continuer à économiser

pour les coups durs, afin de se louer un appartement où elle pourrait disparaître par une nuit sombre. Elle pourrait recommencer tout ce qu'elle a déjà fait des centaines de fois. Elle pourrait de nouveau se laisser engloutir par l'abîme.

Mais elle ne le fait pas.

— Je viens de passer dix jours à Tokyo, répond-elle à la place. Tu sais très bien que je n'ai pas touché à ta putain de vodka.

Il fait un nouveau pas vers elle, semble pendant un court instant prendre la mesure de ce qu'elle vient de dire. Elle continue :

— Pendant que t'étais ici à faire la teuf et à picoler tout l'argent du loyer pour la énième fois avec ta bande de losers, moi je trimais pour qu'on se sorte de cette merde.

Maintenant elle est allée trop loin. Elle le sait. Plus loin que jamais. Mais le manque de sommeil la rend plus légère, plus volatile. Elle ne se sent plus appartenir à cette histoire. Comme si ce dernier mois lui avait permis de se détacher temporairement de David. Comme si cette histoire n'avait plus de prise sur elle. Comme si ce qu'ils avaient vécu tous les deux n'était plus réel mais seulement une illusion, une chimère, un rêve.

Ça fait un mois maintenant. Un mois que Fadi a disparu pour de bon. Il y a un mois, alors qu'elle se trouvait dans le métro quelque part sous Washington Square Park, son portable a vibré dans sa poche. C'est là qu'elle a reçu le terrible message. Et depuis, le monde s'est mis à ralentir autour d'elle. Elle essaie d'échapper à tout ça. À la tristesse. Au passé. En allant toujours plus vite, toujours plus loin. Mais ensuite, alors qu'elle se trouvait dans une impasse, au moment où la figure horrible de la tristesse était en train de la rattraper, son portable a de nouveau vibré. C'est là qu'elle a reçu le deuxième message. C'était il y a quatre jours. La photo floue de ce qui pourrait être Fadi dans leur banlieue à Bergort. Mais Fadi était mort. Ou est-il vivant ? Plus rien ne colle. Il n'existe plus de schéma.

— Espèce de sale porc ! crie-t-elle en sentant sa voix se casser, devenir crue et poreuse.

— Ta gueule ! hurle David encore plus fort.

Il lève la main. La maintient un moment devant le visage de Yasmine. Comme pour empêcher physiquement ses mots de se répandre dans la pièce. Comme pour faire barrage.

— Maintenant tu fermes ta gueule ! Tu te prends pour qui ? Hein ? J'te dois rien. Et tu le sais.

Il est tout près d'elle. Elle sent son haleine chimique, l'odeur piquante de sa transpiration sur ses vêtements, sur sa peau après quarante-huit heures de fête. Sa voix est plus sourde maintenant, plus menaçante.

— T'es qui pour me prendre la tête, putain ? Si j'avais pas été là, tu serais toujours dans ta banlieue d'immigrés. Si j'avais pas été là, tu bosserais dans le salon de manucure de merde de la copine de ta mère, tu serais entourée de béton, espèce d'ingrate ! Ou bien tu serais morte comme ton putain de frère. Viens pas me parler de tes voyages à Tokyo... Comme si c'était pas moi qui t'avais encore arrangé le coup. Putain !

La salive de David arrose sa joue. Elle sait que tout ce qu'il dit est vrai. Il le lui a déjà rabâché tant de fois. Sa dette envers lui est si grande qu'elle justifie amplement l'abîme qui s'est creusé entre eux. Qu'elle justifie tout. Brusquement elle sent l'histoire reprendre son emprise sur elle, l'enserrer violemment et l'emporter lentement sous terre.

Elle est sur le point de lâcher prise, de se laisser glisser le long de la paroi, de se laisser tomber. Mais cette nuit, quelque chose est différent. Le monde tremble autour d'elle, tourne, lui donne le vertige. C'est comme si une échelle en corde se déroulait soudain dans le trou abyssal. Et qu'elle était juste à portée de sa main. La mort de Fadi puis sa résurrection. Son voyage entre les fuseaux horaires lui procure un sentiment de légèreté, d'irréalité. Mais elle sait qu'elle n'arrivera pas à saisir l'échelle toute seule. Qu'elle a besoin de lui. Même pour ça. Peut-être surtout pour ça. Elle a besoin de ses mains pour sortir de cet abîme sans fond et réussir à déplacer l'histoire. Elle a besoin de lui pour se libérer et pouvoir sauver ce qu'il est encore possible de sauver.

Alors elle s'arme et se défait de son emprise. Elle oblige sa douleur à se transformer en haine. Dorénavant, seule sa propre volonté compte. Elle repousse violemment David en hurlant avec toute la force que leur histoire dysfonctionnelle lui a donnée.

Il trébuche. Il semble désorienté.

— Putain, t'es qu'un sale imposteur ! lui crie-t-elle. T'es qu'un clown, David ! Tu crois que t'es un artiste... Un artiste ! La bonne blague ! T'as pas touché une toile depuis un an ! T'es un camé, David. T'es juste à un pas de la rue. Et c'est toi qui m'as sauvée ? T'as pas compris qu'il n'y a plus que moi entre toi et un banc dans le parc ?

Elle n'a pas le temps d'en dire plus. Soudain elle reçoit le poing de David contre sa tempe. Elle ne sent plus son corps. Ça brûle, ça siffle. La pièce tourne autour d'elle lorsqu'elle tombe à la renverse sur le béton. Le goût du métal dans sa bouche. Le goût du chagrin et du vide. Comme la fin d'une histoire. Le goût de la victoire.

Bergort, automne 2000

Cet endroit s'appelle Bergort. Donnez-lui le nom que vous voulez, on s'en fout. De toute façon, on n'arrive pas bien à le prononcer. Et sur ce point on est déjà meilleurs que la plupart des gens. Maintenant on le sait, que ceux qui nous ont amenés ici, nos parents, n'arriveront jamais à se faire comprendre. À l'extérieur de ces murs, ils seront muets, pires que muets, puisqu'ils essaieront de s'exprimer. Ils articuleront mal, bredouilleront, croiront qu'appuyer sur les consonnes et faire chanter les voyelles, ça suffit pour s'en sortir. Que bégayer et avancer à tâtons, ça suffit pour obtenir ce qu'on veut. Mais ça ne suffit pas. Ça ne suffira jamais. Ils gesticulent avec leurs bras, leurs regards sont fuyants, leurs pantalons de costume noirs sont démodés et élimés, ils portent des châles, des bijoux. Comment ça pourrait suffire ? Nous, on le sait depuis le premier jour. Comment ça a pu leur échapper à eux ? Qu'ici, nous sommes des étrangers. Que nous ne serons jamais plus que la somme de nos limites. Que pour les gens comme nous, ça ne suffira jamais de faire du mieux qu'on peut.

Alors nous prenons la décision ici. Sur le vieux parquet de la salle à manger de notre nouvel appartement vétuste, avec des gribouillis d'enfants sur les placards de la cuisine et nos souvenirs ridicules encore rangés dans des cartons de déménagement empilés contre un mur, attendant que quelqu'un se charge de tout déballer, de nous trouver une place, de nous intégrer dans toute cette nouveauté. Assis par terre, nous

décidons que nous ne sommes pas comme les objets dans ces cartons, que nous ne pouvons attendre l'aide de personne, que nous ne pourrions jamais nous fier à ceux qui se trouvent actuellement dans la cuisine, à ceux qui nous ont fait venir jusqu'ici et qui ont ensuite capitulé. Ils ne sont rien de plus que de vieux vêtements, de vieilles pensées, une vieille langue.

Nous restons assis en silence. Nous les entendons murmurer dans la cuisine, se plaindre du *tahini* de la boutique sur la place, des tomates qui sont trop acides, du persil, de l'huile d'olive, des légumes qui ne sont pas dignes de porter leur nom. Nous nous regardons et tu me souris, tu me caresses la joue, tu enlèves une boucle sur mon front. Tu m'as appris un mot trop marrant. *Wienerschnitzel*. C'est quelque chose qu'ils nous ont servi à la cantine. C'était grisâtre et ça contenait peut-être de la viande. On ne doit pas manger de porc mais on s'en fiche. Il y avait aussi des pommes de terre. Ici il y a toujours des pommes de terre.

Nous sommes assis par terre et nous les entendons radoter dans la cuisine, se plaindre. Ici, nous sommes seuls. Il n'y a que toi et moi. Et entre nous et eux dans la cuisine, il y a un océan, un monde, une galaxie, l'univers. Un courant d'air froid nous parvient de la porte voilée du balcon. Tu me chuchotes :

— On devrait peut-être plutôt manger des *wienerschnitzel*.

Nous rions jusqu'à avoir du mal à respirer. C'est là que ça commence. C'est là que nous décidons que dorénavant il n'y aura que nous deux.

Au début nous ne sortons jamais, sauf pour aller à l'école. Je t'attends devant les baraquements en me cachant derrière les buissons qui perdent leurs feuilles en automne et qui deviennent aussi nus et moches que tout le reste. Pendant que je compte les minutes qui s'égrènent sur la grosse horloge du bâtiment en briques de l'autre côté de la cour, je cueille les petites baies blanches des buissons. Je les sens exploser et se vider entre mes doigts.

Il fait gris. Il pleut. Jusqu'à ce qu'il se mette à neiger. D'abord je n'arrive pas à y croire. Ces flocons qui arrivent de nulle

part et qui sont légers comme des pensées, comme des rêves, comme le vent. J'ai froid, je sautille, je tremble et j'attends, j'attends, j'attends.

Je me demande qui ils sont ceux qui ont le droit d'aller dans la grande école en briques, alors que nous, nous sommes relégués aux baraquements. Je compte les secondes qui semblent être des minutes, des heures, des jours avant que tu apparaises derrière la porte. Toujours la première. Toujours seule. Toujours en train de reluquer les buissons jusqu'à ce que tes yeux tombent sur moi. Et alors il ne fait plus froid ni gris, les secondes ne sont plus des jours ni des heures. L'après-midi est soudain vide et infini, totalement dénué d'horloges et de temps.

C'est cet automne et cet hiver-là que nous échangeons leur *Wayed Wayed* contre nos *Razor Tongue*, *7 Days* et Britney. C'est cet automne et cet hiver-là que nous avançons sur l'asphalte glissant, entre les haies clairsemées et l'herbe gelée, pour entrer dans un monde qui s'assombrit de plus en plus jusqu'à me faire croire que je ne reverrai pas le soleil, qu'il a disparu en me laissant seul. Comme tout le reste. Sauf toi, ma sœur.

Nous rentrons lentement chez eux. Nous marchons sur l'asphalte gelé. Nous traînons des pieds sur la neige fraîchement tombée entre les immeubles, nous laissons derrière nous des sillons, des fossés, des traces qui nous permettront de retrouver notre chemin. Comme Hänsel et Gretel. Sauf que nous ne voulons pas qu'ils nous retrouvent, nous voulons nous éloigner d'eux.

Le froid me mord la peau. La neige s'infiltré sous les languettes de mes vieilles baskets, par les trous dans les semelles ou à l'intérieur de mon pantalon trop court.

— Tu grandis trop vite, petit frère, me dis-tu. Tes jambes qui poussent nous coûtent trop cher.

Le froid se fraie un chemin à travers mon blouson en polyester, à travers le gilet couleur moutarde trouvé aux puces, à travers le tee-shirt. Il s'infiltré sous la peau, jusqu'aux os, jusqu'à la moelle.

— On est bientôt à la maison, *habibi*, me rassures-tu. On se fera couler un bon bain chaud.

Nous éclatons de rire vu que nous n'avons pas de baignoire, juste une douche dont le pommeau ne laisse couler que quelques fins filets d'eau tiède. Mais le rire me réchauffe.

Tu dis :

— Hibou, bijou, genou, caillou.

Des mots nouveaux que tu as appris. On dirait un chant d'oiseau dans ta bouche. Totalement étranger, pas humain. Mais tous les deux, nous savons qu'ils sont la clé. Qu'ils veulent tout dire, exactement tout. Nous comprenons que maintenant nous sommes ici. Que nous n'avons pas le choix. Que nous ne pourrons jamais quitter nos chaussures crasseuses et notre horrible appartement miniature. Par contre, nous pouvons apprendre les mélodies des chansons jusqu'à réussir à les chanter encore mieux que les autres. Et lorsque le printemps répand enfin sa pâle lumière sur la neige et sur les quelques taches d'herbe jaunie, je croasse :

— Vague, blague, bague, cheval.

— Mais ça rime pas, me dis-tu.

Nous éclatons de nouveau de rire, comme des fous, à en perdre haleine, jusqu'à ce que nous nous écroulions dans un tas de neige. Deux enfants frêles, maigrichons et seuls dans un monde qui leur est totalement étranger.

L'après-midi, il arrive qu'il n'y ait personne quand nous ouvrons la porte de chez nous. L'appartement est sombre, éteint. Ne restent que les odeurs. Nous regrettons alors de ne pas nous être dépêchés, de ne pas avoir couru plus vite dans l'hiver glacial pour avoir plus de temps pour nous dans l'obscurité et la chaleur relative de l'appartement.

Ces après-midi-là, lorsque nous posons les coussins par terre devant la télé presque trop près de l'écran, sont pour moi les moments qui s'approchent le plus du bonheur. Nous apprenons le mot *zapper* et nous zappons. Nous quittons les chaînes arabes et faisons défiler le talk-show de Ricki Lake, d'Oprah ainsi que toutes les rediffusions de *Beverly Hills*. Nous

trempons du pain dur dans le houmous ou le *baba ganoush* ou tout ce que nous trouvons au fond du frigo. Derrière les tomates acides et les poivrons sans goût en train de pourrir. Puis nous ne bougeons plus. Nous sommes toujours frigorifiés mais somnolents, les yeux à moitié clos. Tu me lis les sous-titres en suédois d'une voix lourde, fatiguée et si douce que je rêve de m'envelopper dedans comme dans une couverture, comme dans une couette chaude et moelleuse, et de m'endormir jusqu'à ce que le froid me quitte pour de bon et que les rayons de soleil s'immiscent dans l'appartement à travers les vieux stores cassés et nous restituent notre monde à nous.

Mais la plupart du temps, l'un d'eux est à la maison. De retour de son cours ou de son boulot provisoire, avec ses soupirs et ses gémissements, ses yeux fatigués, ses reproches inutiles, ses questions sans conviction sur les devoirs à faire, ses sermons indignés et ses mains levées quand nous répondons que nous n'en avons pas. *Comment allez-vous apprendre quelque chose dans ces conditions ? Cette société est trop faible, trop permissive.* Ils veulent eux-mêmes nous donner des exercices de maths et des cours d'arabe parce qu'ils comprennent bien que nous nous éloignons de tout ça, que nous nous éloignons d'eux, que nous chuchotons de plus en plus souvent :

— Clé, dictée, liberté, fée, vallée.

— Hibou, caillou, chou, genou.

Ils entendent bien que nous croassons, que nous chantons presque.

Ils voient bien que nos ailes sont en train de pousser.

Manhattan, New York, samedi 15 août 2015

Quand le train s'engage sur le Manhattan Bridge en crissant, le soleil est déjà haut dans la brume grise de l'été. Il fait chaud et l'œil gauche de Yasmine la fait souffrir. Mais ce qui l'inquiète c'est plutôt son pied duquel elle a extrait un gros bout de verre ce matin avant d'enfiler ses chaussures en toile. Elle n'a même pas nettoyé la plaie et a attendu l'après-midi pour mettre un pansement dans les toilettes d'un bar à Prospect Heights. Elle sent une douleur lancinante et la compresse regorge de sang. Ça n'a bien sûr pas arrangé les choses qu'elle marche pendant des heures dans l'obscurité de Prospect Park hier soir. Comme une insomniaque, une morte vivante, avant d'entrer finalement dans un hôtel de Dean Street où elle n'avait absolument pas les moyens d'aller.

Elle regarde le fleuve et la silhouette matinale de la ville grise et compacte qui s'étend devant elle. C'est comme si sa vie était de nouveau terminée. Comme si, encore une fois, elle avait atteint une limite. Cette sensation n'a qu'un lien infime avec David et ça l'étonne. Elle s'était imaginé que le moment où elle arriverait à le quitter serait différent. Plus propre. Plus franc. Plus solennel. Pas comme ça. Pas comme si ce n'était qu'un détail dans quelque chose de plus grand, de plus important.

Tout ce qu'elle possède maintenant se trouve à côté d'elle sur le siège. Dans un sac de la marine américaine acheté lors

de son premier voyage à Ljubljana il y a six mois. Dedans il y a ses carnets de croquis, son ordinateur, quelques sous-vêtements, des tee-shirts, quelques paires de chaussettes, une jupe ample bleu marine d'un styliste anglais tellement chère qu'elle en a eu le vertige quand elle a cliqué dessus sur eBay. Il y a aussi une parka M51 trop grande bien qu'elle ait pris la plus petite taille, achetée dans le même surplus militaire que le sac. Et enfin son portable et son American Express. C'est tout ce qu'elle a emporté. Le reste appartient au passé. À un de ses passés.

Elle sort de nouveau son portable de sa poche, sent les vibrations du train se propager dans sa main et faire trembler l'appareil. Celui-ci est chaud, exactement comme il y a un mois quand elle était en route pour un autre rendez-vous avec un client du côté de Grand Central Station. Elle ne se souvient plus à quel sujet, elle se souvient juste que son portable avait bipé dans sa main et qu'en voyant le nom de l'expéditeur, elle avait ressenti un mélange de honte et de joie. Un mail de Parisa. De la honte parce que ça l'obligeait à penser à tous les autres mails auxquels elle n'avait jamais répondu. De la honte parce que ça ramenait ses pensées à Bergort, à son ancienne vie, à tous ceux qu'elle avait abandonnés. À Ignacio. À Fadi. Mais aussi de la joie parce que Parisa tenait bon et continuait à lui donner de ses nouvelles, une à deux fois par an, bien que Yasmine ne lui réponde jamais.

Même Fadi avait arrêté de lui écrire. Au début elle avait pensé lui répondre. Au moins à lui. Allongée sur son matelas à Crown Heights, elle avait formulé ses réponses dans sa tête. Des lettres longues et détaillées, remplies d'explications et de promesses de retour.

Elle avait continué à le faire, même trois ans après le dernier mail de Fadi. Mais jamais elle n'avait réussi à les écrire. Non parce qu'elle ne le voulait pas mais parce qu'elle ne savait jamais comment commencer. Sa rupture avec Bergort avait été si brutale, si totale. Pour elle, ça avait été l'unique moyen de s'en libérer. Elle avait quitté Fadi et s'était enfuie avec David à Arlanda. Et Ignacio ? Avait-il senti que son départ était imminent ? Que c'était pour cette raison qu'elle avait

rompu avec lui ? Avant même de rencontrer David. Même les mails d'Ignacio avaient finalement cessé de venir.

David et elle étaient dans un état second quand ils avaient acheté leurs billets d'avion avec l'argent de leur bourse d'étude. Elle avait aussitôt arrêté son compte Facebook et son compte Instagram. Elle avait effacé tout ce qui la liait à Bergort. Tout sauf son adresse mail, une dernière petite bouée de sauvetage. Tout sauf la honte.

Comment avait-elle pu tirer un trait sur son passé aussi rapidement ? Bergort l'avait façonnée. Ignacio avait été son premier amour. Mais Fadi ! Comment avait-elle pu le laisser tomber ? Son frère, son propre sang, qu'elle avait protégé, sur lequel elle avait veillé depuis aussi longtemps qu'elle s'en souvenait. Mais elle n'avait pas eu le choix. C'était comme si le quartier où elle avait grandi menaçait de l'engloutir et de l'entraîner dans les profondeurs. Elle avait toujours eu conscience de cette menace et, d'une certaine manière, elle savait qu'elle ne pourrait pas y échapper.

Mais lorsqu'elle avait rencontré David, un nouveau chemin s'était soudain ouvert devant elle. Une nouvelle direction. Une nouvelle orientation. Et elle l'avait choisie, sans même se poser de question. Si on veut aller plus loin, il faut parfois agir sans réfléchir.

Quand le vieil avion de l'American Airlines avait atterri à JFK il y a quatre ans, une nouvelle vie l'attendait. Comme des millions de personnes, elle s'était enveloppée dans New York comme dans un manteau invisible et avait disparu dans ses rues. Elle avait tiré un trait sur son passé. Avant New York, rien. Pas de passé. Juste un avenir. Le rêve américain. Malgré David, la drogue et la pauvreté. Malgré le mal du pays, malgré le sentiment perfide que ce qui la tirait vers le bas, ce monstre obscur et poisseux, ne se trouvait pas à Bergort, mais en elle-même, et ça depuis le début.

Et puis le mail de Parisa était arrivé. De nulle part. Pourquoi l'avait-elle ouvert ? Elle l'ignore. Peut-être que Bergort lui semblait loin. Peut-être pensait-elle que la malédiction était rompue. Quoi qu'il en soit, le message était bref, juste quelques lignes.

Salut Yazz,

C'est toujours ton adresse mail ? Bref, je sais pas comment te dire ça mais ton frère est mort. Je sais pas si t'es au courant qu'il s'est barré en Syrie. Ils ont posté ça sur Facebook. Il est mort au combat. Mehdi a parlé à tes parents. Je suis désolée, ma sœur.

Elle se souvient qu'après avoir lu ces quelques phrases, le train s'était arrêté au niveau de la 13^e Rue, qu'elle s'était levée, qu'elle s'était précipitée hors du wagon et qu'elle avait dévalé l'escalator en direction de Washington Square Park.

Ensuite elle ne se souvient plus de rien avant tard le soir. David l'avait retrouvée recroquevillée sous la fenêtre qui donnait sur la rue dans leur petit studio à Crown Heights. C'était comme si cette journée n'avait jamais existé.

“Faut que t'appelles tes parents”, lui avait-il chuchoté en mettant ses bras autour d'elle, pour une fois avec calme et chaleur.

Mais elle s'était dégagée de son étreinte et avait juste secoué la tête, les yeux dans le vide, alors que la vie s'échappait d'elle à chacune de ses respirations.

Le jour suivant, elle s'était réveillée avec une nouvelle sensation dans la poitrine. Un vide abyssal. David était de nouveau parti, la chambre était fraîche et un rayon de soleil s'était frayé un chemin à travers les carreaux sales pour atterrir sur le sol en béton comme une flaque de jus d'orange renversé.

Pendant plusieurs jours, elle n'avait pas quitté le studio. Elle était restée cloîtrée jusqu'à ce que Brett sonne à sa porte, après qu'elle lui avait posé un lapin, et l'oblige à aller dans un café où elle avait avalé la moitié d'un bagel, les yeux mi-clos. En réalité, ils ne s'étaient jamais vus en dehors du travail et Brett n'était pas franchement le genre à consoler les gens, ni elle le genre à se laisser consoler. Dans un malaise croissant, ils étaient restés silencieux. Finalement elle avait ouvert les yeux et avait croisé son regard embarrassé.

— Trouve-moi une mission, lui avait-elle dit. Tout ce que tu veux mais le plus loin possible d'ici.

N'importe quoi pour éviter de penser à Fadi, pour éviter d'avoir à en parler avec David, pour éviter d'appeler ses parents ou de rentrer à Bergort. N'importe quoi pour échapper à elle-même et à sa propre trahison.

Brett avait acquiescé d'un signe de tête et payé son misérable petit-déjeuner. Trois jours plus tard, elle était assise dans un avion en partance pour Detroit. Puis il y avait eu Baltimore et ensuite Tokyo. Elle avait à peine eu le temps de laver ses vêtements entre chaque voyage. Vide et terne comme une ombre, elle s'était laissé transporter entre les hôtels et les aéroports, entre les réunions avec des artistes et des publicitaires, sans le moindre intérêt pour la réalité et le monde autour d'elle. La seule chose qui la maintenait debout était la vitesse et le mouvement.

C'était à Tokyo, le mardi précédent, alors qu'elle se trouvait dans un hôtel moderne et confortable aux lignes épurées quelque part à Shibuya, qu'elle avait reçu le deuxième message. Pour la première fois, c'était un mail de sa mère. L'espace d'un instant, elle avait pensé le supprimer. Mais elle était tellement épuisée, tellement fatiguée de passer son temps à fuir, qu'elle l'avait ouvert. Le texte était court, juste quelques lignes :

Sur Facebook c'est écrit que Fadi est mort. Mais il était à Bergort il y a quelques jours. Je ne comprends rien, Yasmine. S'il te plaît, rentre.

Elle s'était redressée dans son lit et avait allumé la lampe. Quatre photos étaient jointes au message. Elle avait cliqué sur la première et était apparue l'image d'un jeune homme tenant d'une main un pochoir contre un mur sale et de l'autre une bombe de peinture rouge.

À la lumière du réverbère, le profil de l'homme ressortait de manière étonnamment distincte. Yasmine avait posé ses doigts tremblants sur l'image et l'avait agrandie au maximum, jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur l'écran que le visage pixélisé et grumeleux du garçon. Il était maigre et son visage était émacié. Plus fin que jamais. Plus fin que quand il était

enfant. La moitié d'une personne. Mais Yasmine l'avait aussitôt reconnu. Elle l'aurait reconnu dans n'importe quelle situation, sur n'importe quelle image. C'était Fadi. Il n'y avait aucun doute.

Yasmine sort en boitant du métro à Bleecker Street. Elle emprunte l'escalier vers Houston Street. Brett l'attend sur le parking de la station-service, adossé à un SUV noir, suffisamment gigantesque pour une personne aussi influente que lui. *"Are you safe enough?"* demande une entreprise du nom de Stirling Security sur un énorme panneau publicitaire au-dessus de sa tête. Yasmine serre les dents et essaie de ne pas penser à son pied douloureux. Pour l'instant il n'y a pas de place pour ça.

David a dépensé tout l'argent qu'elle s'est efforcée de mettre de côté. À présent, ce ne sont plus que les contacts de Brett et sa propre expérience de la rue qui pourront la mener jusqu'à un avion pour Stockholm. Elle lui a envoyé les trois autres photos qui étaient en pièces jointes dans le mail de sa mère. Trois photos qui montrent que quelque chose se prépare à Bergort. Elle espère que ça suffira pour obtenir un billet d'avion et avoir une chance de remettre tout en ordre.

Bergort, printemps 2007

C'est le printemps. Un miracle. Impossible d'y croire. Les blousons qu'on a piqués en novembre au magasin de sport dans le centre glissent de nos épaules, nous laissant pâles, les bras frêles et maigres à cause de l'obscurité de l'hiver. Les yeux reflètent encore des mois passés devant Halo et Fifa. Nous n'arrivons presque plus à croasser. Nous n'avons plus aucune référence au-delà des écrans télé. Dispersés sur les bancs tagués et usés du terrain de jeux, le visage caressé par un soleil faible, nous commençons à imaginer une nouvelle vie, à nous en inventer une.

— On pourrait faire des grillades ! Faire cuire des grosses saucisses !

— Quand est-ce qu'on pourra se baigner ? En mai, non ?

— *Ey*, moi ça me suffira de me descendre une bonne bière bien fraîche au soleil, mon frère.

Mais ce n'est pas encore l'été. Bien que frigorifiés, nous refusons d'enfiler nos blousons. Alors nous nous faisons des passes jusqu'à Camp Nou. Nos articulations sont raides. De la vapeur sort encore de nos bouches quand nous respirons. Lorsque nous arrivons sur le terrain en gazon synthétique, nous virons les mêmes qui jouent avec un ballon en plastique et nous nous divisons en deux équipes, trois dans chacune. Il y a toujours de la neige sale dans les coins. Nous nous redressons et nous tirons tellement fort avec le ballon que la clôture métallique résonne sur le béton comme le tonnerre. Lois, Renard, et moi contre Mehdi, Bounty et Farsad. C'est

injuste bien sûr – Bounty pèse genre cent kilos et Mehdi n'arrive pas à courir à cause de son asthme – mais je m'en fous, je veux juste gagner, je veux juste sentir le vent dans mon dos, le printemps sur mon visage, l'été si près qu'il est presque palpable. Cet après-midi-là, je pourrais courir à l'infini. Je pourrais faire une talonnade. Je pourrais faire une bicyclette. Je suis Henry. Je suis Eto'o. Je suis Ibra. Et quand je mets le ballon dans le but depuis le milieu du terrain, j'entends le monde entier m'applaudir. Et quand je lève les bras en l'air et que je fais des cercles en courant sur le vieux gazon synthétique, j'entends le public hurler et jubiler autour de moi, je sens mes bras pousser, mes ailes se déployer, mon corps devenir plus léger jusqu'à ce que je m'élève et que je plane au-dessus du terrain, au-dessus de l'asthme de Mehdi, au-dessus du béton.

Ces journées printanières ne prennent jamais fin. Pas même quand le soleil se couche. Pas même quand la température chute et que l'hiver a presque repris sa place. Même là, elles ne prennent pas fin. Mais quand les ombres arrivent, nous enfilons de nouveau nos blousons et nous battons en retraite. Ce n'est pas une capitulation. Nous retournons nous asseoir sur les bancs du terrain de jeux et nous fumons en buvant du coca et en rêvant à de nouveaux projets excitants tout en sentant la sueur après la partie de foot refroidir sur notre peau.

— Ana Maria, vous savez ? La petite sœur de Jorge ? Putain, les nichons qu'elle a ! *Wallah*, je te promets, mon frère, c'est genre Rihanna.

— Putain, faudrait qu'on se procure du cash et qu'on se tire à Barcelone. Pour aller mater un match. Jorge a pas un grand-père là-bas ?

— Moi je vais m'en trouver du cash pour me barrer en Australie, *len*. Putain, y sont trop cools les kangourous là-bas.

— En Australie ? T'es grave un pédé, Bounty. Des kangourous ? Ha ha ha ha ha !

— Des kangourous !

On se fout de la gueule de Bounty, on se marre tellement qu'on s'écroule sur le sable encore gelé, qu'on a du mal à

respirer, que Bounty s'énerve, croasse, se met presque à chialer et qu'il finit par se casser.

Nous restons allongés par terre jusqu'à ce que nos rires s'envolent au-dessus des toits et nous laissent seuls, silencieux et agités, pendant que la lumière s'estompe progressivement au-dessus de nous, pâlit, devient grise puis d'un bleu profond. La soirée n'est pas printanière ni douce mais glaciale. Les étoiles hivernales sont toujours là, claires et distinctes dans le ciel sombre. Je tourne la tête et je ferme les yeux. Peut-être est-ce à cause de cette lumière étrange ou du printemps qui est arrivé puis reparti en un jour qu'une vague d'angoisse m'inonde soudain. Je vacille, je n'ai plus d'air. Mon cœur cogne si fort dans ma poitrine que je dois m'allonger dans le bac à sable.

Ce n'est pas le genre de choses qu'on dit à ses frères si on ne veut pas devenir comme Bounty.

J'inspire, j'expire. Je fais entrer des litres d'air glacial dans mes poumons. Je sens le sable gelé contre mes lèvres. Je m'oblige à me calmer. J'oblige mon cœur à arrêter de battre si vite.

— *Ey*, Fadi ? Tu fais quoi, putain ?

Je m'oblige à ouvrir les yeux. Je m'oblige à calmer la sensation dans mon ventre. Je m'oblige à me relever.

— Rien, petite fiotte, réponds-je. On se tire d'ici.

Alors nous nous tirons. Nous empruntons la passerelle au-dessus des rails, grelottant dans nos fins tee-shirts sous nos blousons, mais toujours avec le printemps pétillant sous la peau. Nous nous posons sur le pont au-dessus du métro, nous nous adossons à la grille, nous crachons des mollards, nous fumons et nous regardons les trains passer en grondant juste en dessous, phares allumés et roulant tous dans la même direction.

On se checke avec Adde quand il arrive des pavillons avec une Canada Goose sur le dos et dans la main un sac rempli de bouteilles qui s'entrechoquent.

— Putain, y caille trop ! dit-il. Je croyais que c'était le printemps.

Nous acquiesçons tous. Je pense à toi quand je le vois. Je ne t'ai pas croisée depuis une semaine. Pas même ton ombre. Je me dis que je vais lui demander s'il t'a vue au studio, mais je n'y arrive pas. À la place, je tire sur le col en fourrure de son énorme blouson.

— T'as grave la dégaine d'un mac ! dis-je. Genre Diddy avec ce blouson.

Il hausse les épaules, le sac tinte.

— T'as de la tise ? croasse Mehdi. File-nous-en !

— Vous rigolez, répond-il. Je vais à une teuf chez Red. Patientez encore quelques années et vous aurez le droit d'y aller vous aussi, bande de chiards.

Il rit et s'éloigne sur le pont.

— Gros radin ! lui crie Mehdi.

Adde ne se retourne même pas. Il nous fait juste un doigt tout en poursuivant sa route.

Alors on continue à zoner. Sur le vieux pont bitumé et en dessous. On traverse la petite place recouverte d'une pelouse jaune toute gelée sous les réverbères cassés. On tague notre logo pourri sur les murs des immeubles et les transformateurs électriques. *Boing*. Avec le *o* en forme d'étoile. Ça ne veut rien dire. On ne sait même pas d'où ça vient, mais on a décidé de tatouer tout le quartier de notre tag merdeux et vide de sens. Je fixe mon regard sur l'asphalte noir et sur les façades sombres. Si je le laisse trébucher, glisser et se faire avaler par le néant bleu sombre tout là-haut, j'ignore ce qui m'arrivera.

Quelque chose doit se passer. Ça ne peut pas rester comme ça éternellement. Silencieux. Vide. Misérable. Alors je me tire. Je quitte les autres sur le terrain de jeux avec leurs clopes et leurs blagues sans intérêt. J'ouvre mon blouson et je baisse encore davantage mon jean sur mes hanches.

— Je vais juste checker un truc, leur lancé-je.

— Quoi, mon frère ? me demandent-ils.

— Rien, je reviens.

Je traverse la place, je passe devant le kebab où sont assis les Finnois en train de picoler, je passe devant les Syriens et le néon jaune du métro, je passe devant les immeubles de dix étages et je me dirige vers ceux de trois dont les façades

se voient à peine derrière les paraboles qui les recouvrent comme du lierre, des vestiges nostalgiques d'un autre temps, d'un autre contexte, d'une autre réalité qui est aussi fausse et statique qu'une saga.

Je me fous de savoir où habite Red parce qu'à travers la porte ouverte du balcon au rez-de-chaussée j'entends Ghostface et Trife rapper. J'entends toute la fête rapper sur le refrain de *Be Easy*. Et je te vois à la balustrade. Tu portes une chemise en flanelle à rayures vertes ouverte sur un top moulant, pas un jean slim comme toutes les meufs mais un baggy qui pend au cul comme les mecs. Tes cheveux sont maintenant lisses, ta peau est faiblement éclairée par le briquet que tu tiens devant ton visage pour t'allumer un joint. Je me hisse en silence sur la balustrade, je fais bien attention à ne pas être vu par les gens de la fête puis je me racle la gorge.

— *Shoo, Yazz*, dis-je d'une voix à peine audible.

Mais tu ne m'entends pas. Tu discutes avec Blackeye, Igge et Ignacio tout en tirant une latte sur ton joint et en laissant la fumée s'échapper lentement de ta bouche vers le halo de lumière du réverbère. Je suis juste sous ton coude dans l'obscurité. Quand *Be Easy* se termine, j'entends ton rire résonner avant qu'un autre *beat* ne le recouvre. J'ouvre de nouveau la bouche, je lève ma main pour t'effleurer, pour te signifier ma présence. Mais tu enlèves ton bras, tu tires une dernière fois sur ton joint avant de le passer à Igge et de quitter le balcon pour disparaître dans l'appartement. Dans la fête. Dans ta vie à toi.

Je reste immobile quelques secondes, ne sachant pas quoi faire, ne sachant pas ce que je fous là. Derrière moi, j'entends la porte d'entrée de l'immeuble s'ouvrir et je vois Adde sortir en titubant. Ses pupilles flottent dans ses yeux, son visage est déformé et presque vert. Il se penche au-dessus d'un buisson et vomit toutes les bières qu'il avait dans son sac il y a seulement quelques heures. Quand il a terminé, il se retourne, soudain de retour dans une sorte de contrôle, un demi-sourire aux lèvres. Il s'essuie la bouche du revers de la main, me regarde, a du mal à articuler, bredouille :

— Putain qu'est-ce que tu fous ici ?